

LES
ASSISES
2013

—
TRADUIRE LA MER

« UNE SCIENCE EXACTE POUR LE CŒUR »

entretien avec ÉRIC BOURY

Arles, samedi matin. Nous sommes une bonne trentaine à nous être levés dès potron-minet après le bal jazz-punk du vendredi soir pour assister à l'atelier d'islandais animé par Éric Boury autour d'un extrait du roman *Entre ciel et terre* de Jón Kalman Stefánsson, publié en français chez Gallimard. Attentif à nous expliquer le fonctionnement de l'islandais et à nous faire sentir la langue lyrique de Jón Kalman, Éric Boury nous livre chemin faisant sa conception de la traduction. Pourquoi traduire un énième *hér*, « ici », par « en ces lieux » ? Parce que le but du traducteur n'est certainement pas de châtrer le texte, mais de le servir au maximum. Que faire quand l'original a dix mots pour parler de la neige et qu'il neige tout le temps dans le livre ? Être trop technique risquerait de couper l'imagination du lecteur et de perdre la beauté de la langue. « La traduction, c'est à la fois une science exacte et du bricolage total. C'est une science exacte pour le cœur. »

Les gorges se serrent quand arrive la dernière phrase de l'extrait choisi, qui clôt un passage à vous tirer des larmes :

Ekkert er mér indælt, utan þín.

En clair, « Rien [n']est à moi délice, sauf toi ». « Vous entendez la musique ? demande l'animateur. Nulle chose ne m'est plaisir, en dehors de toi. »

À la fin de cet atelier passionnant, au débotté, je propose un entretien à Éric Boury pour les lecteurs de *TransLittérature*. Il accepte.

Comment l'islandais est-il entré dans ta vie ?

J'ai passé mon enfance et mon adolescence dans un village du Berry. Quand il n'y a que dix livres dans la librairie du coin, tu t'intéresses à tout ce qui peut t'offrir une ouverture sur le monde. Le curé m'avait

donné une revue dans laquelle j'ai lu un article sur l'Église luthérienne d'Islande. Je devais avoir treize ou quatorze ans. J'ai été fasciné d'apprendre que l'islandais était la langue la plus proche de celle des Vikings. Des gens se parlaient dans une langue incompréhensible pour moi et ils se comprenaient entre eux !

Pour moi, cette langue, c'était le début du monde symbolique. Et quand j'ai vu des photos d'Islande, je me suis dit que c'était l'endroit où je voulais habiter. Ces paysages m'attiraient profondément : ils ressemblaient à mon paysage mental.

À l'atelier, tu as parlé de l'importance du latin et du grec. Quel a été ton parcours ?

On n'enseignait pas le latin au collège là où je vivais. Et si j'avais pris le latin au lycée, j'aurais dû renoncer à d'autres langues. J'ai donc suivi des cours d'anglais, d'allemand et d'espagnol, et j'ai appris le néerlandais et l'italien en autodidacte. À dix-sept ans, je suis parti à Caen faire un DEUG puis une licence en langues nordiques (islandais, norvégien, suédois). Ensuite je suis allé vivre deux ans en Islande. À mon retour en France, j'ai enseigné l'anglais. L'islandais était à l'époque une langue uniquement intime.

Et comment en es-tu venu à la traduction, alors ?

Le directeur du département nordique de Caen m'a proposé d'enseigner l'islandais. Je me suis dit que ce ne serait pas une mauvaise idée de faire un DEA et une thèse à Paris. C'est ainsi que j'ai rencontré Régis Boyer, qui m'a fortement encouragé à traduire. Moi, je ne voulais pas, j'avais d'autres choses à faire.

Qu'est-ce qui t'a décidé ?

Régis Boyer m'a fait envoyer un livre par Actes Sud. C'était *101 Reykjavik* de Hallgrímur Helgason. Je l'ai traduit. Ensuite, il y a eu un deuxième livre, sur la mort, qui m'a fait hurler de rire, *T'es pas la seule à être morte*, de Kristín Ómarsdóttir, paru finalement au Cavalier bleu. Et puis Anne-Marie Métailié m'a proposé Arnaldur Indriðason, et là c'était parti. Maintenant, je traduis quatre ou cinq livres par an, et j'ai démissionné de l'Éducation nationale.

Ce n'est pas banal comme parcours.

Je n'ai jamais été différent des autres et je n'ai jamais eu la volonté d'être un original. Mais peut-être qu'on me considérait un peu comme un hurluberlu, oui. Je me vois comme un homme très, très simple qui passe dans le monde et qui se dit : « Que c'est beau ! »

Parle-moi un peu de l'islandais...

L'islandais est une langue avec un présent et un seul temps du passé, mais sans futur, où les noms se déclinent. Elle est « archaïque » en ce sens qu'elle est restée très proche de la racine. Elle a gardé tout le système de marquages et de flexions qui a pour ainsi dire disparu dans les autres langues scandinaves et dans les langues germaniques.

J'ai un ami islandais qui me dit que, sous l'influence des séries anglophones non doublées, l'islandais parlé commence à être atteint par les anglicismes, aussi bien dans son lexique que dans ses structures. Mais je ne me fais pas trop de soucis à ce sujet. Pour moi, l'islandais est resté une langue très homogène. Au xvii^e siècle, il a subi une forte influence du danois, mais la langue a été purifiée par la suite. C'est un mouvement habituel en Islande : on protège la langue pour que tout le monde continue à la comprendre. Les néologismes sont composés à partir de racines puisées dans l'islandais ancien, celui des sagas et des eddas, pour que les locuteurs en saisissent immédiatement le sens.

Tu as des exemples ?

« Télévision » a été créé à partir des racines nordiques « loin » et « voir » : *sjónvarp*. « Psychologie », c'est « âme » et « savoir/science » : *sálfræði*. « Téléphone », « fil » : *sími*, de la même façon qu'on dit en français « passer un coup de fil ». L'islandais le plus pur est parlé par les paysans, les vieux paysans ancrés dans leur terroir.

À l'atelier, tu as dit plusieurs fois que tu avais beaucoup pleuré en traduisant certains passages de la trilogie de Jón Kalman.

Oui, en traduisant, mais surtout pendant les relectures à haute voix. La première partie de la trilogie dont *Entre ciel et terre* est le début a produit en moi une sorte de cataclysme. Est-il possible d'écrire comme ça, d'une manière si proche de l'idée que je me fais du fonctionnement de la pensée ? Est-il possible d'écrire si près des émotions ? Est-il possible d'écrire dans une langue à ce point simple et à ce point particulière ?

Lorsque j'avais dans la traduction, je me réjouissais à chaque page, c'était une émotion intense, quelque chose de très intellectuel et de très physique. Je reconstruisais en français une histoire écrite en islandais, dans l'islandais de Jón Kalman. J'apprenais une nouvelle langue, la langue d'un auteur, et surtout, je la sentais proche de moi, j'avais l'impression de faire corps avec elle. L'intellect

résonnait parfaitement avec le physique, le bruit de la langue, le sens des mots et des émotions.

Raconte-nous...

Lorsque à la fin de la première partie d'*Entre ciel et terre*, Jón Kalman écrit : « Nulle chose ne m'est plaisir, en dehors de toi », c'est magnifique parce qu'il parle à la fois de la femme aimée, d'un livre et du monde. Or, le personnage qui dit cela n'est autre que le pêcheur, paysan, rêveur, poète et grand lecteur Bárður, sorti en mer avec ses compagnons. Le temps était limpide et froid. Avant le départ, Bárður a lu quelques lignes du *Paradis perdu* de Milton et il a pensé à sa femme, restée à la ferme où elle attend son retour de la saison de pêche. Pendant la sortie en mer, le temps change tout à coup et une tempête de neige surprend les pêcheurs sur leur barque. Bárður a oublié sa vareuse et il va mourir de froid sous les yeux de ses compagnons impuissants et de son ami, le gamin, dont on ne connaît pas le prénom, mais qui est le héros de l'ensemble de la trilogie.

Lorsqu'il comprend qu'il est perdu, Bárður murmure la strophe de Milton au gamin. Il lui déclare par là qu'il l'aime, lui demande implicitement d'aller voir son épouse pour lui dire que sa dernière pensée a été pour elle, lui dit qu'il aime le monde et aussi qu'il sait à quel point il compte aux yeux de ce gamin qui n'a plus que lui car il a successivement perdu son père, sa mère, sa sœur et n'a plus qu'un frère, loin, bien loin de là.

La mort de Bárður est pour le gamin comme un coup de grâce car elle lui rappelle toutes ces autres morts. Et pourtant, peut-on rêver plus belle fin que celle où on a le temps de confier tout cela à une personne importante entre toutes ? Peut-on imaginer scène plus déchirante ?

Quel est ton rapport à Jón Kalman ?

Alors que je traduisais la troisième partie de la trilogie, intitulée *Le cœur de l'homme* (la seconde a pour titre *La tristesse des anges*), j'étais arrivé à la fin d'un long passage qui raconte une tempête. J'ai téléphoné à onze heures du soir à Jón Kalman pour lui dire toute l'émotion que me procurait son écriture. J'étais dans un tel état que j'étais bien incapable de dire quelle heure il était en Islande – neuf heures du soir ou une heure, deux heures du matin ?

La traduction n'est pas un travail uniquement intellectuel, c'est aussi quelque chose de très sensuel. Il y a une espèce d'osmose entre Kalman et moi. Et puis, on traduit aussi avec son inconscient.

Mon grand-père et mon père étaient boulangers. Pour moi, traduire, c'est comme pétrir un pain, c'est façonner un objet et l'écriture de Jón Kalman me fait penser à un feuilletage. Mais le peintre a la même attitude, à la fois intellectuelle et sensuelle, physique. Un travail de traduction qui ne serait qu'intellectuel serait désincarné.

Ce que tu aimes tant chez Kalman, ce serait donc surtout son style ?

J'ai l'impression que tout ce qu'il écrit est très proche de moi. Son écriture elle-même me touche profondément, mais également l'histoire qu'il raconte et cette préoccupation presque omniprésente de la mort. Je crois que nous sommes tous, à divers degrés, préoccupés par la mort, soit par la nôtre, soit par celle des autres. Celle qui, à mon avis, est la plus gênante, c'est celle des autres, des gens qu'on aime. Comme le gamin de la trilogie, je peux dire que j'ai perdu ma mère quand j'avais huit ans et mon père alors que j'avais dix-neuf ans. Ce sont évidemment des choses qui marquent. Mais attention, Jón Kalman Stefánsson nous délivre surtout un message urgent, répété maintes et maintes fois dans le livre : vivez !